

Jeune recherche

Le féminisme à l'œuvre d'une recherche éthique : explorer les limites de l'enquête, des enquêté·es et de l'enquêteur·ice

Elenie Sarciat

Aspirante FRS-FNRS

LAMC, Université libre de Bruxelles (Belgique)/ LinCS, Université de Strasbourg (France)

Elenie Sarciat est doctorante en socio-anthropologie, aspirante du Fonds National de la Recherche Scientifique belge (FNRS) au Laboratoire d'Anthropologie des Mondes Contemporains (LAMC) de l'Université libre de Bruxelles et en co-tutelle avec le Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles (LinCS) à l'Université de Strasbourg. Ses travaux de recherche portent sur les questions de prise en charge de la santé sexuelle et reproductive (SSR) des personnes précaires dans les espaces de solidarités.

Elle a effectué un séjour de recherche à l'IRMC financé par une bourse de séjour à l'étranger du FRS-FNRS.

Lors de mon compte rendu de terrain, après une période de trois mois dans une structure qui aide des personnes précaires sur des questions de santé sexuelle et reproductive (SSR), deux questions d'apparence simple se sont posées : qu'ai-je pu observer, et pourquoi ? Consciente de l'influence qu'exercent le lieu, le contexte et mes caractéristiques socio-biographiques sur mes observations (Abu-Lughod, 1991), j'entame un travail réflexif sur ma positionnalité avant de commencer l'analyse. Cette reconnaissance des points de

vue situés tend à assumer que l'observation est toujours influencée, et qu'elle doit être replacée dans des contextes politiques et historiques plus larges. Je me positionne aux côtés d'autres chercheur·es féministes qui rompent avec une vieille tradition anthropologique androcentrée et paternaliste de l'étude d'un « autre » situé sur un territoire lointain (Strathern, 1985). Je dois cependant composer avec une dissonance entre ce positionnement épistémologique et les caractéristiques de mon terrain : situé dans un pays éloigné de mon lieu de naissance ou de résidence, et qui entretient un rapport colonial avec mon pays de nationalité¹, alors que je demeure dans une position de privilège académique. Les études décoloniales et théories féministes m'aident à penser ces contradictions, que cet article propose d'explorer. Comment penser les rapports de pouvoir dans l'enquête lorsque l'on est dominant·e par sa position de chercheur·e, et parfois dominée par sa position de genre ?

« Faire son terrain en féministe »² : rapports asymétriques et implication du·de la chercheur·e

Les théories féministes nous invitent à identifier le pouvoir que détient le·la chercheur·e dans les rapports qu'il ou elle établit lors de l'enquête (Abu-Lughod, 1991). Selon Isabelle

1. Il a été décidé de ne pas préciser le pays dans lequel ces recherches ont été effectuées, en raison des précautions qu'il convient de prendre à destination de mes enquêté·es et de l'universalité de ces questionnements.

2. Expression empruntée à Clair, 2016a.



© iStock (cover image)

Clair (2016a), quelles que soient les positions sociales, la relation d'enquête est toujours asymétrique en faveur du-de la chercheur-e. Ce-cette dernier-e détermine les conditions de la rencontre, tout en détenant le pouvoir d'y mettre fin et, surtout, décide de la manière dont il ou elle va communiquer ses résultats. Affirmer son positionnement situé, voire politique, est une première étape pour non pas contrer mais penser l'asymétrie de cette relation, et ainsi tenter d'en atténuer la violence.

Le caractère dominant de ma position m'a frappée à plusieurs reprises lors de ce terrain d'enquête. Mon premier privilège vient de ma nationalité, qui m'offre un accès à la mobilité ainsi qu'à des espaces de pouvoir dans le monde de la recherche. Ceux-ci me permettent d'être financée pour réaliser ma recherche dans des conditions de travail

confortables, de travailler avec des personnes qui ont peu de moyens et d'opportunités de se faire entendre, et sont rarement impliquées dans le processus de production de connaissances. Ainsi, une amie rencontrée quelques années plus tôt publiait sur ses réseaux sociaux, au début de mon enquête de terrain, un message où elle exprimait sa lassitude de voir des « expats » venir étudier son pays : elle se comparait à un « cobaye », avant d'ajouter : « Colonisateur un jour, colonisateur toujours » (notes de terrain). Cette référence à la colonisation, et spécifiquement à la perpétuation de rapports de domination dans les sphères de production de savoirs, est apparue de façon récurrente dans les entretiens que j'ai pu mener, illustrant l'asymétrie de la position que le rapport d'enquête vient exacerber.

Toutefois, malgré l'asymétrie de départ et l'ambivalence des enjeux de l'enquête, la relation n'est pas uniquement exploitation et instrumentalisation (Clair, 2016a). Le-la chercheur-e s'implique, physiquement et émotionnellement parfois, jusqu'à en être affecté-e (Favret-Saada, 1990). Prétendre à l'objectivité scientifique signifierait une séparation stricte des sphères publique et privée, comme si le-la chercheur-e pouvait, *in situ*, faire totalement fi de sa personne et de ses émotions. Clifford et Marcus, dans *Writing Culture*, défendent l'inévitabilité de cet engagement : celui-ci est indispensable pour initier des relations permettant de récolter des données, mais influence nécessairement les analyses et résultats de la recherche. Ainsi, j'ai développé des formes d'amitié et d'empathie avec les professionnel-les avec qui je travaillais et que j'observais également. L'anthropologue est toujours

partie prenante, en tant qu'acteur-ice, du récit (Clifford, Marcus, 1986). En ce sens, Harding qualifie l'objectivité de « faible » quand elle est défendue par des chercheurs masculins produisant des savoirs androcentrés en son nom, tandis qu'elle est « forte » lorsqu'elle développe une conscience accrue des conditions de la recherche et des engagements du-de la chercheur-e (Harding, 1987).

C'est ainsi que j'apprécie la notion de « bricolages » (Olivier de Sardan, 2005) pour construire le terrain ethnographique, notamment par la performativité des identités multiples (Butler, 1990) du-de la chercheur-e. En outre, l'utilisation du corps, des émotions et des sensations me semble être une première entrée sincère dans cette subjectivité à l'œuvre pour une objectivité plus forte (Mauss, 2023). En effet, mes failles, ma timidité, ainsi que les situations de malaise ressenties, sont des indicateurs d'ambiance, tout comme la fatigue, le stress ou la peur, qui informent sur les mondes sociaux étudiés (Cuny, 2020). Cette sensibilité à l'épreuve fournit des données interprétables. Les sensations, même physiques, peuvent traduire des rapports à l'espace, aux dangers ou encore aux frontières de l'intime qui permettent d'approfondir l'enquête qualitative par des formes d'expériences (Sorignet, 2011). Ainsi, lors d'entretiens entre un-e professionnel-le de la structure d'aide et un-e bénéficiaire, j'ai moi-même pu me sentir tendue, anxieuse, ce qui m'a permis de comprendre le climat hostile imposé par le-la professionnel-le à mes côtés.

Faire son terrain en tant que femme : entre avantages et inconfort

Quel que soit le contexte du terrain de recherche – son lieu, son sujet ou les personnes rencontrées –, il est notamment façonné par des rapports de genre et de sexualité. Pourtant, rares sont les chercheur-es qui en font état dans leurs travaux (Clair, 2016b). Dans mon réseau académique, ces réflexions émanent principalement de mes collègues identifiées en tant que femmes ou échappant aux normes de genre (Livret VSS, 2024), car ils et elles vivent ces rapports de manière violente (Cuny, 2020). Pourtant, qu'il s'agisse du choix du sujet, de la manière de mener des terrains

ou encore des cadres d'analyse mobilisés, ces enjeux sont présents et influencent toujours les chercheur-es et leurs travaux. En effet, trouver sa place dans un espace qui n'est pas le sien fait partie de la recherche : Gourarier parle de l'identité « hors norme » du-de la chercheur-e qui doit s'immiscer dans le « [...] système de représentations et de classifications du monde social des enquêtés » (Gourarier, 2011, p. 174). Toutefois, les dimensions genre et sexualité donnent lieu à de nombreuses stratégies de contournement, motivent des choix, génèrent des obstacles, et peuvent tantôt ouvrir des opportunités, tantôt s'accompagner de formes de violence.

En tant que femme jeune, j'ai pu utiliser à mon avantage ces caractéristiques pour accéder au terrain. Tout d'abord, plusieurs personnes rencontrées dans les espaces d'aide étudiés ont adopté des positions de protection et parfois paternalistes à mon égard, partant du principe que je ne connaissais pas le contexte socio-politique dans lequel je me trouvais (refus de me laisser circuler seule ou de me transmettre un contact sous prétexte que la personne en question ne me serait d'aucune utilité ; conseils sur la manière dont je devais mener mon travail d'enquête ; mise en doute de mes capacités à mener mon travail, etc.). Cette posture de naïveté m'a permis d'accéder aux points de vue de ces personnes et, partant, d'enrichir ma collecte de données. Gourarier décrit bien cette attitude adoptée consciemment face à des personnes, principalement des hommes, qui se positionnent comme munies d'un savoir que l'interlocutrice ne détiendrait pas (*ibid.*).

Après un temps, mon observation est devenue participante – au-delà des entretiens et de l'observation. J'ai participé à l'accueil et à la prise en charge des personnes bénéficiaires des services de SSR de la structure. J'ai notamment expérimenté les attentes de l'institution, l'anxiété et la fatigue émotionnelle que générerait le métier. Des espaces intimes et de confiance se sont ainsi ouverts à moi, sans que je ressentisse, de la part des professionnel-les avec qui je travaillais ou des personnes reçu-es dans le service, quelque forme de méfiance que ce soit. Il était possible d'aborder certains sujets, notamment celui des violences sexuelles, dans la mesure où je partageais la même identité de genre que les personnes bénéficiaires. J'avais la capacité à être associée pleinement à cet

espace de *care* féminin (Falquet, 2014). Les femmes travaillant dans cette structure de soin, devenues mes collègues, se sont aussi beaucoup confiées à moi, notamment sur leur santé mentale. Ainsi, lors d'un entretien sociologique mené avec une collègue qui recevait chaque jour des personnes précaires – souvent victimes de violences sexuelles –, elle s'est confiée à moi et a fondu en larmes. J'ai alors compris que notre relation était multiforme, à la fois professionnelle, de recherche et amicale. La place ambiguë qui était la mienne et la confiance dont je bénéficiais auprès de mon interlocutrice me permettaient *de facto* d'accéder à des données. « *L'entretien devient un peu une séance de thérapie. Je suis un peu gênée, car c'est le genre de discussions que nous avons ensemble autour d'un café en tant que collègues/amies, mais je ne sais pas quoi en faire à ce moment-là* », ai-je alors écrit dans mon carnet de terrain.

Toutefois, les avantages tirés de ma position de femme jeune sont à nuancer : qu'engage-t-on de soi lorsque les terrains sont géographiquement lointains et marqués par des rapports de domination ? S'impliquer dans la relation d'enquête n'est pas toujours confortable, et peut mener à des situations délicates. Le lien qui s'établit au détour de ces échanges particuliers, *a fortiori* lors d'un entretien semi-directif ou biographique, peut prêter à confusion.

Pour tout-e non-initié-e, les conditions créées pour que l'entretien sociologique se produise – trouver un lieu calme, intime, en tête-à-tête, prévoir une durée possiblement longue pour aborder des sujets profonds – tendent à se confondre avec celles d'une autre situation connue : le rendez-vous galant (Clair, 2016b). Ainsi, les chercheur-es peuvent faire l'objet d'attentes souvent exacerbées par les différences de genre, de nationalité, et les catégories d'âge. Face à des enquêtés masculins, j'ai pu sentir l'instauration d'un rapport de séduction à travers des sollicitations récurrentes par téléphone (messages, photographies, appels), des démarches de séduction, voire des demandes en mariage perçues comme une échappatoire aux difficultés d'accès aux visas – le « passeport rouge » qui facilite ma propre mobilité – pour les enquêtés.

La maîtrise de la relation, notamment de sa durée, est capitale pour les chercheuses identifiées comme femmes ou les personnes

troublant les normes de genre. Il arrive par exemple que l'enquêté-e prolonge la relation, ce qui engendre d'autres difficultés. J'en ai fait l'expérience lorsque l'un de mes interlocuteurs, après avoir identifié mon trajet quotidien, a commencé à m'attendre tous les jours au même endroit de mon itinéraire. Certaines de mes collègues m'ont par ailleurs indiqué avoir été suivies. L'impact sur l'expérience des chercheur-es est rarement – et, le cas échéant, insuffisamment – discuté, alors que des risques pour leur sécurité existent (Gallagher, 1996 ; Cuny, 2020). Se montrer sensible à ces éléments, en plus de constituer un outil d'enquête, permet de penser des stratégies et méthodologies plus respectueuses de ses propres limites. Des savoirs purement féminins et incorporés naissent ainsi, comme la *safety dance* définie par Cécile Cuny (2020).

Ouverture : l'impossibilité de séparer vie privée et vie professionnelle

Mon sujet et mon terrain baignent dans un rapport de genre violent ; en être témoin quotidiennement en tant que personne identifiée comme femme – éduquée à la crainte d'être victime, et parfois déjà victime dans son passé –, et en être la cible pendant l'enquête, est particulièrement difficile. Il ne suffit pas seulement « de se lancer » (même avec préparation) dans la collecte des données et la rencontre des personnes, mais bien de trouver des stratégies pour favoriser les conditions de réalisation de ces rencontres. Je reste sensible à l'idée de la « pensée *inquiète* » développée par Fassin, qui la décrit comme « *la posture à la fois la plus créative et la plus honnête, loin des certitudes d'une anthropologie qui a souvent cru savoir pour elle-même et à la place des autres* » (Fassin, 2005, p. 101). À mon sens, cette pensée autorise une épistémologie féministe qui légitime les adaptations sur le terrain et le rend plus respectueux de soi et des autres, tout en prenant conscience de l'impact de l'inconfort et des violences dues aux systèmes de genre dans la production de connaissances et sur les chercheur-es elles et eux-mêmes.

Références

ABU-LUGHOD Lila, 1991, *Writing Against Culture*. In *Recapturing Anthropology : Working in the Present*, School of American Research Press, 137-162.

BUTLER Judith, 1990, *Gender Trouble. Feminism and the subversion of the identity*. (Routledge).

CLAIR Isabelle, 2016a, « *Faire du terrain en féministe* », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 3, n° 213, 66-83.

CLAIR Isabelle, 2016b, « *La sexualité dans la relation d'enquête : décryptage d'un tabou méthodologique* », *Revue française de sociologie*, vol. 57, n° 1, 45-70.

CLIFFORD James, MARCUS Georges E., 1986, *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley, University of California Press.

CUNY Cécile, 2020, « *Violences sexuelles sur un terrain d'enquête* », *Nouvelles questions féministes*, vol. 39, n° 2, 90-106.

FALQUET Jules, 2014, *Femmes de ménage, loueuses d'utérus, travailleuses du sexe et travailleuses du care. Le « dés-amalgame conjugal » en contexte néolibéral : libération ou nouvelles formes d'appropriation ?*, MAGE, n° 18, p. 241-258.

FASSIN Didier, 2005, « *L'innocence perdue de l'Anthropologie : remarques sur les terrains sensibles* », in F. Bouillon, M. Fresia, V. Tallio (dir.), *Terrains sensibles. Expériences actuelles de l'Anthropologie*, Paris, EHESS, vol. 34.

FAVRET-SAADA Jeanne, 1990, « *Être affecté* », *Gradhiva : revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, vol. 8, n° 1, 3-9.

GALLAGHER N. E., s. d., « *Gender in the Field : The Challenges of Feminist Methodology in the Anthropological Fieldwork* », *Anthropology & Education*, vol. 27, n° 2, 128-141.

GOURARIER Mélanie, 2011, « *Négocié le genre ?* », *Journal des anthropologues*, n° 124-125.

HARDING Sandra G., 1987, *Feminism and Methodology: Social Science Issues*, Bloomington, Indiana University Press, 208.

MAUSS Marcel, 2023, *Les techniques du corps*, Paris, Flammarion.

OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, 2005, « *La recherche qualitative : un défi pour les sciences sociales* », *La Recherche*, vol. 36, 43-49.

SORIGNET Pierre-Emmanuel, 2011, « *Sociologue et danseur, quand la vocation se fait double* », in D. Naudier, M. Simonet (dir.), *Des sociologues sans qualités ?*, Paris, La Découverte, 222-240.

STRATHERN Marilyn, 1985, « *Dislodging a World View: Challenge and Counter-Challenge in the Relationship Between Feminism and Anthropology* », *Australian Feminist Studies*.

2024, *Violences sexuelles sur le terrain. Pour une prise de conscience collective et une meilleure prévention des risques en sciences sociales* (Livret VSS).